



Vue des dunes de Calmpthout (voy. p. 188). — Dessin de Th. Verstraete, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ANVERS.

Les environs d'Anvers. — Conformité de la terre et de la race. — Les Polders. — Le Bond. — Bien-être des fermes. Bêtes et gens. — La kermesse de Putte.

Elle s'étend à l'infini la grande lande uniforme, à peine bosselée çà et là de renflements imperceptibles, avec le mélancolique et doux aspect des paysages hollandais. Hobbema, Ruysdael, Van de Velde ont lustré dans leurs toiles ce clair satin des prairies, enveloppées, selon les saisons, de rutilances ou de tons assoupis, et tantôt chantant au soleil l'hymne des colzas, des coquelicots et des blés, tantôt fondues dans les grises estompes des brumes. La terre flamande n'est

monotone que pour ceux-là qui préfèrent les gaietés turbulentes de la promenade aux impressions sereines des grands ciels appuyés sur l'horizon, aux tableaux rians de la vie rustique, à l'image d'un bonheur terrestre composé de l'accomplissement de la tâche journalière et de l'universelle abondance qui en résulte. De plus, elle est comme l'expression même du caractère de ses habitants et explique les grosses aises tranquilles, le goût du bien-être matériel, le renouvellement constant des humeurs du corps amenant la belle santé grasse en chair et riche en sang, enfin les habitudes de songerie silencieuse et jouissante qui font

1. Suite et fin. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145 et 161.

des grandes fermes de la contrée de petits paradis humains, où bêtes et gens connaissent les apaisements d'une existence à l'abri des vicissitudes.

Au sud, vers Lierre, Malines et Boom, règnent les labours, les gras pâturages, les champs coupés de fossés d'irrigation au ras desquels s'alignent les ormes et les saules; et cette fertilité devient encore plus grande dans les Polders, tout le long de l'Escaut, tant au nord qu'au midi, où les terreaux constamment fermentants doivent leur fécondité aux alluvions du fleuve. Barrant par places la perspective de leurs buttes aux crêtes plates, des chaînes de digues courent à travers le pays, protégeant l'intérieur contre le danger des inondations et répartissant en même temps, dans une proportion régulière, le trésor des pluies entre toute la région. Sortes de montagnes artificielles, ces digues ménagent de véritables bassins et empêchent que tandis qu'un champ dessèche, un autre se trouve sous l'eau. De là cette prospérité égale du sol, produisant sur un espace considérable le froment, le seigle et l'avoine, avec une abondance qui ne tarit jamais, sans cesse se retrempe dans les humidités de l'air et des canaux, et fait de toute cette zone un prodigieux jardin d'une floraison constante. Même le petit cultivateur, celui dont la maison, encapuchonnée d'un toit de chaume, met au bout du chemin ses murs maçonnés avec de la glaise, connaît la certitude de la récolte. Dense, spongieuse, élastique sous le pied, la terre boit à une infinité de ruisseaux, s'alimente d'un arrosage perpétuel, s'engraisse des buées flottantes à sa surface; comme le corps flamand lui-même, adipeux, lourd, puissant, d'un chyle épais nourrissant des tissus serrés, elle bouillonne à l'extérieur dans un flux de sèves tièdes et de renaissantes éclosions; et le lopin bordé de haies, remué par les sueurs de l'humble travailleur, aussi bien que les hectares du grand fermier, verdoient, mûrissent, fructifient dans les brumes et le soleil.

Naturellement, une pareille productivité ne s'obtient que par l'action sans trêve des bras; une sorte d'organisation du travail s'est ajoutée ici à l'effort individuel. Les propriétaires se constituent en association ou *Bond* qui nomme un comité, ayant à sa tête un président ou *dyfgraf* (comte de la digue). Le comité de bond représente les intérêts de tous les propriétaires, depuis le simple cultivateur jusqu'au gentilhomme rural. Il s'occupe de l'entretien des digues, des travaux d'irrigation, du fonctionnement normal des écluses d'alimentation, des débordements possibles de l'Escaut, car le grand fleuve nourricier, le père de la contrée, en peut devenir l'ennemi, dans une heure de colère. C'est encore le Bond qui transmet au gouvernement les vœux et les réclamations des fermiers, s'entremet dans les temps de crise, surveille le fonctionnement régulier du travail, en tout temps est comme préposé à l'état sanitaire de la terre dont il étudie le diagnostic.

A proprement parler, la misère n'existe pas au Pol-

der; tout le monde y vit dans une aisance relative, de son fermage ou de son patrimoine; et peu de spectacles sont plus réjouissants que celui de ses villages, avec leurs rangées régulières de maisons basses et trapues, peinturlurées de couleurs vives. Du milieu de l'agglomération s'élève l'église, une tour quadrangulaire coiffée d'un éteignoir, et quelquefois une petite place s'espace devant, bordée de boutiques, de cabarets et de pignons de notables. Un peu plus loin, comme la pointe avancée du bourg, se groupent les métairies, spacieuses la plupart, avec d'énormes cours flanquées de façades construites en briques rouges: ici la maison d'habitation large, confortable, égayée de hautes fenêtres encadrées de volets verts; là les écuries, les étables, les hangars, les remises, les granges, une installation à pleine étoffe pour laquelle la pierre ou le bois n'ont pas été marchandés et qui s'anime d'un peuple de bêtes, oies gloussantes, dindes cancanantes, coqs fanfarants, chiens de garde aboyants, bœufs mugissants, brebis bêlantes, chevaux hennissants, toute une arche de Noé ruant, bondissant, couraillant à travers les litières, les mares, le brouillard chaud des fumiers.

A l'intérieur règne le bien-être dans toute son assurance tranquille. Les chambres, grandes à y mettre trois ou quatre ménages, se déroulent sous des plafonds coupés de travées, d'un chêne enfumé et noir; et des bahuts, des dressoirs chargés de vaisselles en porcelaine et en étain, des chaises à fond de bois, barbouillées d'un ton sang de bœuf, s'alignent le long des murs, percés, aux encoignures, de cages profondes qui sont les alcôves. D'habitude, la famille se tient dans une salle commune, où se fait la cuisine, tantôt sur de grands poêles à récipients de fonte, encadrés d'une armature de tuyaux larges et plats, tantôt dans l'âtre profond des cheminées à manteau, ventilé par des conduits vastes comme des corridors, et que garnit, sur un fond de carreaux luisants, historiés de peintures lie de vin selon le goût des faïences de Delft, l'appareil compliqué des crémaillères et des chenets. C'est aussi dans cette pièce que se prennent les repas, tout autour d'une table écurée après chaque usage et sur laquelle, aux heures du soir et du midi, fument la marmite de grasse soupe odorante et les montagnes de pommes de terre aux choux. A la file s'assoient les maîtres et les domestiques, gardant dans cette promiscuité de la réfection en commun les distances respectueuses de la hiérarchie; et le jaune soleil, si c'est le midi, les roussets clartés de la lampe, si c'est le soir, éclairent à la ronde des faces hâlées, des cuirs crevassés, des peaux calleuses et gercées, dont l'agencement s'adapterait étonnamment aux pittoresques ordonnances d'un tableau. Le repas terminé, la fermière aide ses servantes à enlever le couvert, les chats rôdent sous la table, en quête de rogatons, lentement le bruit des sabots décroît dans la profondeur des cours; puis, tandis que le fermier allume sa pipe d'un éclat de charbon enlevé au feu et se prépare à recommencer la ronde qu'il fait à chaque

heure du jour, la digne femme attire à elle un paquet de chaussettes, de linges et de surcots, et les deux pieds sur les barreaux d'une chaise, calme, se levant par moments pour surveiller l'achèvement d'un travail ou donner un ordre, elle presse activement sa besogne. C'est l'existence rustique dans son charme grave et sa noble placidité occupée; un peu de la solennité des

mœurs patriarcales demeure dans la régularité du train de maison, la répartition équitable du labeur commun, la soumission presque respectueuse du valet envers le maître, enfin dans la mutuelle entente de la famille.

Ajoutez que la maison se distribue en une succession de pièces largement aérées, dans lesquelles l'existence se déploie avec facilité et où l'aisance se trahit



Paysans du Polder. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

par des armoires encombrées de linge, des garde-robes emplies de vêtements, un mobilier d'un faste rustique, sculpté de dessins massifs. Vous y trouverez toujours l'alcôve tendue d'une belle toile reluisante pour les hôtes de la nuit, et les hôtes du jour sont assurés d'un large accueil dans la chambre qui sert de salon, décorée, celle-là, d'une garniture de cheminée, de services en porcelaine étalés sur l'armoire, de

grands rideaux de mousseline tamisant une lumière douce et voilée.

Les femmes, sous leurs bandeaux plats, d'un brun chaud qui s'avive du voisinage des grandes pendeloques en or, des rubans et des tire-bouchons du bonnet, de l'éclat carminé des chairs, ont de grandes figures régulières, des yeux humides et perlés, où semble trembler une goutte de café, des joues pleines terminées par

des mentons rebondis. Dans l'intérieur, elles portent des coiffes en tulle, agrémentées de ganses de couleur, dans lesquelles s'enserme étroitement la tête; et sur leurs reins cambrés retombent les basques de courtes jaquettes ramagées de fleurs. Les hommes, robustes, les épaules carrées et le thorax développé, sous leur veste de drap pileux, déploient un air de vigueur bonasse et de placide résolution, et leur face rasée, d'une chair par moments bouffie, encadre des regards lents, tirant sur le bleu pâle des faïences.

Souvent il m'est arrivé de m'asseoir au foyer de ces fermes hospitalières, au retour d'une excursion dans l'immense plaine verdoyante, et chaque fois j'étais frappé de l'aménité des manières, de la politesse du langage, de l'accord qui régnait entre l'âme et le corps, chez ces créatures robustes, entretenues dans une sorte de paix intérieure par les salubres émanations des champs.

Il ne faudrait pas croire cependant à des natures sommeillantes et assoupies. La kermesse de Putte, qui tous les ans attire le Polder tout entier, est une orgie dont rien ne peut donner une idée.

Dès avant midi, la grande route qui mène de Cappelle à la frontière hollandaise est encombrée de voitures empilés à déborder, cahotant sur le pavé houleux des hommes coiffés de chapeaux de paille carubanés et des femmes affublées de toilettes criardes, tous empilés dans un pêle-mêle de faces roses, allumées, goguenardes. Quelquefois l'attelage s'arrête devant un cabaret : une poussée se fait dans l'intérieur, et tout le monde descend s'abreuver de bière houblonneuse, tandis que les chevaux soufflent en renâclant; puis on se prend par les mains, on tourne en rond, ou bien on saute sur place, et souvent la danse continue dans le véhicule, après qu'on est remonté. Sur le chemin, des couples, des groupes, des flots de foule, mis en gaieté par cette joie qui passe, nouent à leur tour des sarabandes, battent des entrechats, se livrent à des pas de deux burlesques, en levant très haut les jambes et les coudes. Une folie de gigoter s'empare d'ailleurs des plus calmes, dès qu'ils entrent dans le grand tourbillon de la kermesse; on les voit tourner en rond, avec des airs sérieux, une mine grave d'individus accomplissant une besogne; et sous les blouses flottant au vent, et les rubans claquant dans l'air, la campagne a l'air de s'envoler dans un tas de battements d'aile.

Cependant ce n'est encore que le prélude. Dans les cabarets qui s'échelonnent sous les arbres de la route, tonnent et beuglent des orgues, au mouvement précipité des manivelles tournées par des hommes en bras de chemise. Chaque cabaret a son instrument dans un angle, et les chaises, les tables, le poêle ont été délogés pour laisser l'aire libre aux danseurs.

Graduellement la route s'encombre; chaque sentier apporte son contingent à la fête; de proche en proche les champs sont sillonnés de longues files pressant le pas, pour être plus tôt rendues, et bientôt la chaussée

ondule sous une circulation noire, active, qui dans le fond roule comme un torrent. Une tempête de bruits s'échappe à présent des cabarets, tous les orgues moulant à la fois leurs airs, à travers un charivari discord de flûtes piaillantes, de cuivres grinçants, de basses mugissantes, et par moments une batterie de pavillons de trompettes, en saillie sur la boîte, partant tout à coup comme une canonnade, vous envoie dans le tympan ses volées de sonorités. A mesure qu'on approche du foyer de la kermesse, le tapage augmente, les cris redoublent, une énorme clameur, faite de rires, d'exclamations, d'appels, d'imitations de grognements de bêtes, d'apeurements de femmes serrées de trop près, d'aigres chamailleries d'enfants, traîne par-dessus le piétinement de la foule qui marche toujours, s'arrêtant seulement pour danser.

De distance en distance, des fritures en plein vent sont établies sur des tréteaux mobiles; un vaisseau de fonte, activé par des bouches soufflant au milieu des joues gonflées, comme on voit chez les Éoles des mythologies peintes, braseye sous le pétilllement de la braise incandescente; et un gril rouilleux, arrosé de graisses fondantes, étale à plat de grands harengs saurs, fendus en deux; les entrailles recroquevillées et roussies. En d'autres endroits, sous des tentes en toile, plantées sur des piquets, de longues tables s'entourent de bancs vacillants pour les agapes de moulles. Constamment les tables sont prises d'assaut; chaque consommateur s'assied devant une pleine assiettée de mollusques bâillant dans l'oignon et le persil, et un bruit actif de mastication se fait entendre, tandis que les mains, d'un mouvement régulier, portent l'écaille à la bouche, dans une ignorance complète de la fourchette et du couteau. Une glotonnerie emplit les estomacs de pains d'épices durs comme le caillou, de poissons sentant le torchon humide, d'œufs exhalant un relent faisandé. Dans les cabarets, des buveurs s'immobilisent, empotés dans des affaissements d'ivresse; les tonnes de bière, débondées coup sur coup, lâchent des flots de clair liquide; et des aveugles, des bancals, des joueurs de clarinette et de violon, bousculés par la presse, s'efforcent d'exciter la pitié.

On arrive enfin. Le village masse autour de ses deux églises, l'une protestante et l'autre catholique, ses maisons trapues, aux façades coupées de pièces de bois divisant la maçonnerie en compartiments entre lesquels s'intercalent des fenêtres basses, à petits carreaux, la partie inférieure remontant dans une rainure; et chaque maison est précédée d'un carrelage en briques allongées, d'un rouge avivé par de constants lavages. C'est la Hollande : une borne, en forme de pyramide, ayant à l'une de ses faces les armes belges et à l'autre les armes néerlandaises, limite les deux territoires. Suivez la grande rue; dans toute sa longueur elle est envahie par un fourmillement de baraques, d'échoppes, d'établis, de tentes, d'éventaires débandés, tassés, chevauchant l'un sur l'autre : ici un étalage de burrelier, avec les gros harnais à clous de cuivre, les



La kermesse de Putte. — Dessin de Frans van Kuyck, d'après nature.

fouets noués de glands rouges, les étrilles pareilles à des mâchoires de grand poisson; là une mise-bas de fripier, avec des loques éclatantes, des guenilles lustrées d'usure, des défroques éraillées, polies par le coup de fer; ailleurs un long frémissement de rubans et de bonnets pendillant à la boutique d'une modiste, dans un chatoiement versicolore; plus loin la montre d'un bijoutier, un cliquetis de pendeloques et de chaînes, un feu de verroteries, une traînée d'or et d'argent, desquels dardent les spirales dont les femmes de Hollande aiment à se tirebouchonner les tempes; puis encore les pièces de flanelle rouge, blanche, bleue des merciers, étagées comme des assises de maison; des entassements de faïences peinturlurées de coqs indigo et sang-dragon, de grès râpeux, de terres cuites lustrées, toute une vaisselle entre-choquée à chaque instant par les poussées de la foule; des fonds d'ébéniste, de menuisier et de tapissier écroulés sur le pavé dans un amoncellement de matelas, de coussins, de lits, de berceaux, de tables en bois blanc, de chaises à fond de paille, devant lesquels s'arrêtent rêveurs les jeunes mariés; et la procession s'allonge, traverse la place, serpente par delà, sous les feuillées de la campagne, dans un tohu-bohu d'installation, un coup de vent affairé de vente, un concert de voix furieuses et glapissantes, chaque marchand criant plus haut que son voisin.

Cependant la gaieté va son train, les bâfres deviennent homériques, les gosiers gloussent en d'interminables lampées; et la fumée des réchauds, le crépitement mousseux des tirs, le brouillard des haleines, le flottement des poussières se mêlent aux pestilences des graillons dans lesquels marinent les beignets et les pommes de terre. Dans la nuit, une soulerie pesante bat les murs, les orgues rugissent par-dessus le rebondissement des couples, de bal en bal traîne jusqu'au jour la grande kermesse inassouvie. Dominant le tumulte des sauteries et des baraques, le buste du grand Jacques Jordaens se dresse, avec son sourire de bronze, sa large honnêteté épanouie, on ne sait quelle bonhomie joyeuse de se retrouver dans cette humanité gourmande et lascive, que le maître aimait à prendre. Traqué pour cause d'apostasie, l'illustre Flamand avait quitté le sol natal et, loin des siens, était allé mourir dans la bourgade où, il y a quelque dix ans, l'admiration de ses concitoyens lui érigea un monument. Dououreux retour des choses d'ici-bas, cette gloire, isolée dans l'entrain d'une ducasse, a la mélancolie des fins de vie dispersées sur lesquelles s'acharne le sort.

La foire de Putte dure trois jours, pendant lesquels la chaussée ne se désemplit pas et les cabarets demeurent gorgés, chaque jour amenant d'ailleurs un public différent; c'est une saturnale d'instincts lâchés, de sensualités débordées, de toutes les convoitises satisfaites. Une fois l'an le Polder se débonde dans ce festolement, puis, la chair contente, se reprend au train de l'existence régulière.

La Campine. — Aspect général de la contrée. — Le paysan campinois. — Les superstitions de la contrée. — Le berger de feu et le chien de feu. — La sorcière de Braesschaet. — La ferme des Maigres. — Le polygone de Braesschaet. — L'œuvre du défrichement généralisé dans toute la contrée. — Les fermes et les étables. — Courses de bœufs. — Calmpthout. — Les dunes de sable. — Hoegstraeten, Herenthals, Mols, Turnhout. — L'abbaye de la Trappe.

Tout autre que le Polder est la Campine, la région sablonneuse, qui commence à deux lieues au-dessus d'Anvers, couvre le nord-est de la province et de là s'étend sur une grande partie du Limbourg. Ici le champ cultivé se fait rare, par endroits seulement met une enclave de touffes rabougries et pâles dans le crépèlement roux des herbes sèches. Au lieu des blés et des foins, déroulant leurs masses glauques, que juillet allume de flambes rutilantes, la lande inculte et grise moutonnant de proche en proche; au lieu des digues et des talus verdoyants, où des vaches grasses paissent à pleins fanons, des cônes brisés de dunes et de monticules de sable à l'infini. Ça et là des bois de sapin plaquent sur la terre grise ou jaune des taches noires, funèbres, bordées à leur lisière de mares rouilleuses où poussent les ajones; puis l'étendue recommence, tantôt plate et tantôt bosselée, comme le désert du riche pays flamand. Les seuls êtres vivants qu'on y rencontre sont un famélique troupeau de moutons, broutant les pousses au ras du sol pelé, sous la garde du berger, morne silhouette immobile, et du *spits*, le chien fidèle, le compagnon des jours torrides et des nuits glacées, qui, le poil noir et hérissé, les yeux en feu, les oreilles droites, ressemble à l'esprit de cette nature farouche. L'homme, enveloppé dans son manteau de bure, vous envoie un « gouden dag » triste et grave; le chien, défiant, s'approche, le museau tendu; et lentement le troupeau passe en bêlant, décroît dans la profondeur, ne laissant après lui qu'un nuage de poussière qui insensiblement se dissipe dans la clarté du jour.

Le caractère du paysan campinois se ressent de la désolation de la glèbe; tandis que le fermier du Polder, qui part tous les vendredis pour la ville avec de pleines charretées rapidement échangées contre du bon argent sonnante, est porté à l'expansion, à la gaieté, à la discussion frondeuse en raison de l'augmentation de son indépendance et de son bien-être, le Campinois, qui ne peut offrir au marché urbain que des balais, des nattes, des fruits de conifères (*mastentoppen*), parfois un lait de chèvre rance et des œufs souffreux, est défiant, superstitieux, hostile aux idées de progrès que soufflent les grands centres.

Habitué à se replier sur lui-même, dans une concentration permanente, loin de sa hutte de chaume et des aigres glapissements de sa nichée, — car la terre qu'il habite et laboure, suant sur elle toutes les eaux de son corps, est souvent perdue, à de grandes distances, dans l'énorme broussaille aride de la contrée, — il s'enferme en de longs silences, tourne à la taciturnité, finit par ne plus vivre que sur un petit

répertoire de mots, toujours les mêmes. Rien n'est triste comme de voir ces hommes, maigres, les vertèbres saillantes sous la peau, évidés ainsi que des squelettes, s'escrimer sur le sable friable, infécond, pareil à de l'eau solide, qui filtrerait d'entre les dents de la herse. La lutte est terrible entre le sol et la créature misérable qui le fouille, cherche à en arracher la pierre et le chiendent, à grands coups de soc et de pelle le remue, seul, pendant des jours entiers, sous l'ondée, la rafale, l'âpre soleil lancinant des midis, et petit à petit tourne à la condition de la bête, les yeux mangés par la réverbération des calcaires, les oreilles emplies du bourdonnement perpétuel du vent, l'âme et l'esprit vides. Bien plus qu'il ne semble penser à la subsistance des siens, il a l'air, cet être solitaire et décharné, ce bœuf à face humaine accomplissant son travail sans trêve, sur lequel la mort vient le surprendre, de creuser, dans l'ingrat giron d'un cimetière, la fosse où les autres le coucheront tout à l'heure. Il ne connaît rien des satisfactions du labeur; toujours devant lui la broussaille et le caillou surgissent, s'allongent, s'entassent; il n'a pas plutôt fini sur un point qu'il lui faut s'acharner sur un autre. Hue! dia! lui crie le sort; et il va, poursuit son œuvre insensée, pauvre corps usé qui se désagrège et se disloque chaque été un peu plus. Passez dans un mois, dans un an: vous le trouverez à la même place, hâve, crevassé sous les hâles, se reposant à peine une heure vers le milieu du jour, quand juin rôtit et gère tout autour de lui, dormant alors, derrière un sillon, à l'ombre de sa charrue, son somme de brute à poings fermés, puis reprenant l'outil et se remettant à peiner. Ce grand effort touche celui qui en est le témoin, comme la lutte contre les éléments et les fatalités; ainsi l'on assiste, du haut de la falaise, à la bataille de l'homme et des flots, à la tourmente où tournoie un navire, pareil à un combattant dans une mêlée, et l'on conjecture lequel sera vainqueur, de la marâtre nature ou de l'implacable ouvrier qui cherche à mettre à nu sa mamelle.

Un pareil état de l'âme et du corps est bien fait pour engendrer les terreurs, les idées malsaines, les croyances absurdes. A force de s'attaquer à l'inconnu, à l'incertain, à la chance sourde et aveugle, on finit par redouter l'hostilité latente d'êtres invisibles. Que la vache mal nourrie crève dans une colique, que le veau se boursoufle, que le blé semé dans la pierre se dessèche en terre, il n'en faut pas davantage pour expliquer la présence d'esprits rôdant sur le champ et la maison. Il y a ici comme une grande ombre grimaçante et cornue sur tout le pays; dans la lune rouge ou déchiquetée, dans la brume d'octobre, dans le soleil caniculaire, la créature tenue aux confins de la bestialité par l'absence d'éducation et le retour d'un même labeur borné, discerne des signes funestes, des pronostics mauvais, l'acharnement des providences noires. Elle se croit entourée de maléfices, voit partout le diable, a foi dans la haine tenace, inapitoyée, dont l'enfer poursuit la malheureuse humanité. Quelquefois, perdu dans la lande

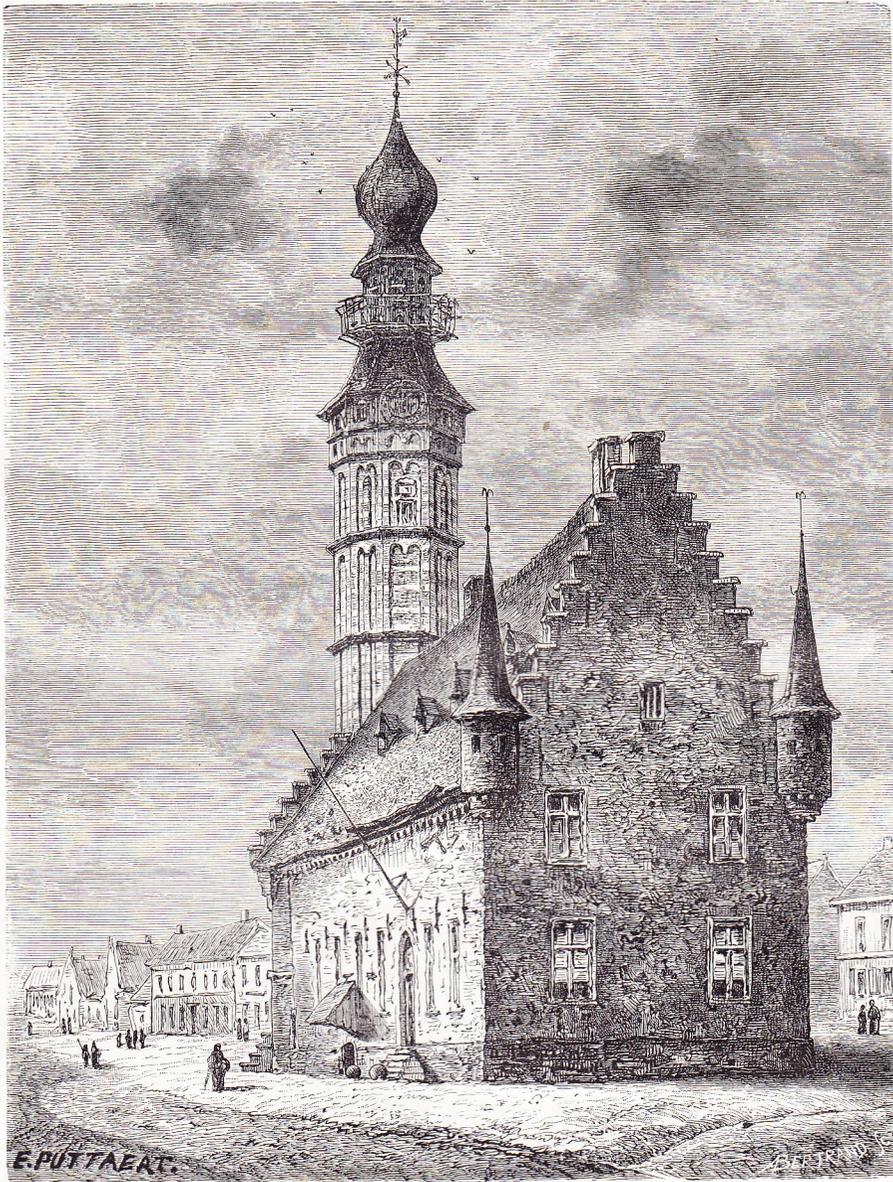
déserte, aux approches du soir, le passant entend distinctement la rafale se lamenter avec une voix humaine, les bruyères s'agiter comme un long suaire traînant par l'étendue, et son propre pas l'épouvante: blême, tremblant, évitant de regarder derrière lui, il se presse vers sa demeure, et, quand il est arrivé enfin, soufflant de peur et de hâte, il raconte, portes closes, d'une voix basse, qu'il a vu le chien de feu ou le berger de feu tournoyer par-dessus la plaine, décrire des entrelacs flamboyants sous le ciel, se diriger finalement vers un certain côté de l'horizon, pendant que des clameurs, des hurlements, des cris de chouette passaient dans l'air.

Généralement, en effet, la superstition affecte ici la forme extérieure des seules créatures qui habitent constamment la lande: le berger cauteleux, muet, vindicatif, parlant aux étoiles, en commerce constant avec la nature; le chien, malin, rusé, mauvais, sorte de messenger de l'homme dans ses fréquentations diaboliques. Ce sont presque toujours des histoires d'âmes en peine, taquinant le passant, l'égarant à travers les fondrières, l'illusionnant avec des mirages trompeurs; elles errent au loin sous la forme d'une bête enflammée, jetant du feu par les yeux et par les oreilles, et expient ainsi les scélératesses pour lesquelles elles sont punies. Quant au berger, une légende de domestique de ferme, qui jadis aurait incendié les étables de son maître, lui a donné naissance, et il continue à se promener par la campagne comme une colonne embrasée, un feu de la Saint-Jean dont la rouge lueur se projette par-dessus les sapinières. On n'a pas de peine à deviner, derrière ces imaginations cruelles, l'impression produite par un phénomène fréquent, en ces espaces couverts de matières en décomposition, qui, les soirs d'été, sous l'action de la chaleur, s'enflamment et dégagent des phosphorescences. Les tordions ignés, rasant le sol ou montant en spirale, dans lesquels le paysan croit voir des âmes, ne sont que des follets formés des gaz de la tourbe et dardés parmi les obscurités bleues de la nuit. Comme le Breton et l'Écossais, le Campinois assied à son foyer une muse féconde en inventions; c'est elle qui flotte sur les lèvres des vieux conteurs, assis dans l'âtre et répétant à la veillée les histoires naïves et terribles dont les romanciers et les poètes flamands ont largement tiré parti. Ajoutez que l'habitant de ces régions a gardé la foi des ascètes dans les pratiques du culte religieux, qu'il est catholique à la manière des Vendéens, et que son attachement pour le curé, le seul guide qu'il reconnaisse, va jusqu'au fanatisme.

Cette influence n'est pas faite pour dissiper les terreurs populaires. Toute sorte d'idées de sorcelleries ont cours dans les villages. Certaines gens, victimes d'un vice de conformation ou notées pour telle autre particularité sur laquelle s'exerce la malignité publique, sont convaincues de pratiques démoniaques; et souvent il suffit qu'elles soient plus intelligentes que les autres pour devenir l'objet de la défiance universelle. Il n'y a

pas bien longtemps, on me mena voir une vieille femme, vivant à la limite d'un hameau, du produit de son champ, non sans un peu d'aisance ; c'était, disait-on, une des nombreuses sorcières du pays ; elle jetait des sorts sur les maisons, ensorcelait les bêtes, faisait dépérir les femmes et les enfants ; dès qu'elle paraissait quelque part, l'eau tarissait dans

le puits, la vache s'en allait dans des langueurs, la cheminée s'emplissait de fumées noires qui empestaient ; et tout le monde la fuyait comme la lèpre. Je vis une créature éternée par le travail de la terre, avec des yeux doux, affligés, sans méchanceté aucune ; mais elle avait le malheur de connaître les vertus des simples, ayant recueilli cette science, comme un héritage,



Herenthals : Hôtel de ville (voy. p. 190). — Dessin de E. Puttaert, d'après nature.

de ses vieux parents, et plus d'une fois elle l'avait appliquée avec fruit pour soulager des malades. La rumeur s'en était colportée dans les alentours et petit à petit on en était arrivé à croire qu'elle entretenait avec Belzébuth un commerce abominable. Les enfants, embusqués derrière les buissons, lui jetaient des pierres, les hommes lui montraient la pointe de leurs fourches, les femmes se signaient sur son passage :

elle était exécrée et redoutée à la ronde. Et il fut visible pour moi que cette femme en souffrait profondément. Son dos voûté, sa maigreur émaciée, sa peau rude et crevassée comme celle du crapaud offraient seuls des analogies avec le physique du rôle qu'on lui prêtait ; mais son regard, où trembla une larme quand elle nous parla des siens qu'elle avait perdus, attestait un cœur sensible et compatissant.



Course de beufs à Braesschaet (voy. p. 187). — Dessin de Jan Stobbaerts, d'après nature.

Non loin de la cabane qu'habitait la pauvre vieille se groupaient les bâtiments d'une ferme qui avait connu l'aisance autrefois, si l'aisance existe réellement pour les terriens misérables de cette contrée. Les portes des celliers battaient au vent, des bouchons de paille comblaient les vides laissés par les carreaux aux fenêtres, et sur leurs ais pourris les toits béaient, délabrés. Un affreux dénûment régnait à l'intérieur; dans l'âtre où se consumait un petit feu de tourbe, un berceau, poudreux et sale, était balancé par un garçon de sept à huit ans, les cheveux emmêlés sur un museau de bête; et d'autres enfants, le menton aux genoux, avec d'horribles maigreurs, se tenaient accroupis près de la flamme, secoués constamment par un grand tremblement de fièvre. Une table, un dressoir vide de ses vaiselles, quelques chaises vacillantes composaient l'unique mobilier de la chambre où s'étalait cette misère; la chambre voisine, que nous vîmes à travers l'entre-bâillement de la porte, toute nue et n'ayant, celle-là, qu'un piteux grabat en désordre, infectait une odeur fade d'hôpital, comme un lieu voisiné par le mort. La mère ne tarda pas à rentrer, étant allée ramasser dans le bois prochain des pommes de pin pour son feu; puis le père apparut à son tour; et le couple famélique semblait sorti de quelque Danse macabre de Holbein, lui vieilli avant le temps, les épaules effacées et croulantes, une stupeur d'hébètement dans la prunelle, et les membres agités d'une danse de Saint-Guy, par détentes brusques qui le mettaient en mouvement, comme un mécanisme d'os et de chair; elle, grande, largement plantée sur ses pieds, mais la face éraillée et le corps sec comme un échalas. Il fut un temps, nous assura-t-on, où cet homme et cette femme passaient pour les plus beaux du pays; ils s'étaient mis en ménage, gaiement, dans une abondance de toutes les choses qui contribuent au bien-être intérieur; et petit à petit la guigne avait pris place à leur foyer, les étables s'étaient dépeuplées, le champ n'avait plus donné qu'un maigre rendement, on avait senti s'appesantir la misère sur le train de la vie. Par surcroît l'organisme, insuffisamment nourri, s'était débilité dans les fièvres et la maladie; des enfants étaient morts; d'autres étaient nés à travers des gésines douloureuses; et l'incurie s'aggravant de jour en jour, la maisonnée avait connu les affres d'une perpétuelle agonie. C'est à peine si ces tristes créatures, pareilles aux bêtes en qui la brutalité de l'homme a tué l'intelligence, avaient conscience de leur déchéance; la mère accepta, sans surveiller, l'aumône que je lui mis dans les doigts; et comme nous allions de l'écurie déserte, où des bourrées de branches avaient remplacé les chevaux, à la grange dans un coin de laquelle s'éparpillait un petit tas de pommes de terre grosses tout au plus comme des marrons, elle nous suivit de son morne sourire immobile d'idiot. La sorcière habitant à un pas, on ne manquait pas de dire que la ruine de la ferme était due à ses sortilèges, et eux-mêmes en par-

laient comme d'un fait certain, avec une haine sombre, à laquelle l'habitude du malheur avait mis ses sourdines. Tout autour de l'habitation s'étendait une terre aride et pâle, où le sable perçait sous les mottes brunes, parmi les pierres et la bruyère: c'était la leur, et par lâcheté, accoutumance paresseuse, inutilité de se débattre contre le sort, ils la laissaient improductive.

Un des aspects de la Campine nous fut révélé là, en cette sentine puante et ce délabrement sordide au milieu desquels, plus mal qu'en un terrier, vivait toute une famille. L'âpreté des batailles contre le sol, les éléments, l'inclémence des saisons amènent par moments, en effet, chez ces colons si peu payés de leurs sueurs et fléchissant sous les difficultés de l'existence, une renonciation farouche qui lentement les mène à la prostration et ne leur laisse plus que la force de souffrir, dans une détresse devenue comme le fond même de la vie. Cette misère qui s'abandonne est l'envers de l'opiniâtre et résistant effort du travailleur sur qui les rigueurs de sa condition n'ont pas de prise et que plus haut j'ai montré, penché par-dessus la glèbe et la bêchant à coups furieux, dans un errèment sans trêve.

Braesschaet, qui m'offrait un si lamentable tableau, pousse à la débandade, à travers le déroulement des sables, sur des rangées inégalement espacées, un groupe de maisons, d'abord assez important aux approches de l'église, et qui diminue à mesure qu'on s'écarte du centre du village. Le pavé s'allonge à travers l'agglomération, large, bosselé, à toute heure battu par les équipages du train, les voitures d'ambulance et de munitions, les galops de l'artillerie; et ce grand passage, cet appareil militaire, déterminés par le voisinage du Polygone, lui donnent vaguement l'air affairé et bruyant d'un bourg en temps de guerre. A une lieue de la place rustique, bordée d'habitations de notables et sur un de ses côtés ombragée par un grand tilleul dont les verdure massives se balancent par-dessus le seuil de la principale auberge, se massent avec une régularité géométrique les constructions édifiées en vue de l'exercice du tir au canon; elles bordent une plaine presque unie, pommelée de bouquets de pins sylvestres et de taillis de chêne, et entrecoupée d'avenues, de jardins légumiers, de haies vives et d'arbres fruitiers.

Toute cette partie de la contrée s'est amendée sous le coup de collier fraternel du soldat et du paysan, attelés à la même charrue et défrichant d'un commun ahan la lande rebelle. Ce que des religieux, les robustes et virils trappistes de Oostmael, ont fait pour la zone où s'éleva leur abbaye, transformant en champs de fourrages et de blés, en potagers grassement fertiles le *Zand* infécond, prolongé partout autour d'eux comme une terre morte, avec une succession ininterrompue d'herbes pâles, de bruyères et de jones, les troupiers belges l'ont fait pour les sables au milieu desquels se dressent leurs installations. Plus au nord de la province, vous verrez

pareillement, entre Hoogstraten et Merxplas, vastes pénienciers régis comme des colonies, le vice, la misère, l'oisiveté, réglementairement embrigadés, s'employer au travail de la terre, collaborer à l'œuvre générale du défrichement, graduellement amener le bien-être dans le pays circonvoisin. Il n'est pas jusqu'à cette autre colonie, plus sinistre encore, bien qu'elle serve à un genre d'internement différent, Gheel, qui n'apporte des bras à la tâche commune. Là vit un peuple sombre, dans les hébétudes et les hallucinations de la folie ; chaque paysan héberge chez lui un ou deux fous, selon sa maison ; et tous mènent ensemble une vie rustique, où le travail souvent met un frein à la fureur des démenées. Ainsi le religieux, le soldat, le dangereux vagabond des villes et le pauvre être privé de raison lui-même ont petit à petit fertilisé le sol rebutant et dur.

Ce serait, d'ailleurs, donner une idée erronée de la contrée que de s'appesantir exclusivement sur la misère du petit cultivateur. Comme le Polder, la Campine a ses grandes exploitations, ses fermes entourées de champs cultivés sur de vastes espaces, ses troupeaux de bœufs et de moutons paissant dans les herbes ; mais l'aisance ici est achetée au prix d'un labeur plus ardu et, même chez les riches fermiers, ne se révèle pas par la belle ordonnance de la maison, le train généreux de la vie, l'abondance des repas et le goût du costume dispendieux. Les femmes, plantureuses et grasses, dans la région fertile, d'une chair alimentée par des sèves puissantes, comme de la belle boucherie saine, sont, dans le pays du sable, maigres, sèches, râtatinées, la peau terreuse, sans grâce et sans coquetterie. Encore bien plus, l'homme, cassé par les labours, mal nourri, tenu en défiance perpétuelle par la fortune incertaine, s'écarte de l'ample structure du Flamand pléthorique. Un fond de sauvagerie farouche perce sous les visages, comme une rancune contre la glèbe hostile et la rudesse de la vie. Constamment une âcre odeur de tourbe, des senteurs marécageuses et fermentantes, une fumée de gaz méphitiques empestent l'air, et les bêtes elles-mêmes, languissantes, avec des mélancolies dans l'œil, arc-boutent des carcasses évidées sur de minces jarrets. On est loin des vaches découpant, dans les hautes herbes des pâturages de Santhoven, de Hoevenen et de Santvliet, leurs hautes croupes cabossées, des énormes porcs gorgés d'aliments et pareils à des boules de suif, des pesants chevaux musclés, dont la robe, lisse et bien tendue, se lustre de luisants de satin. Le pacage n'offre, dans ces latitudes broussailleuses, que de la maigre terre pelée, et l'insuffisance de cette nourriture fait paraître l'animal souffreteux et rabougri. Au lieu de paille, une litière de feuilles sèches et d'aiguilles de sapin garnit les étables, où se meuvent dans les bouses et le suint des ossatures efflanquées (voy. p. 191). La vaillance, toutefois, est le caractère dominant de la bête, en cette vie qui semble précaire : je me suis maintes fois attardé à regarder un petit cheval, décharné

et nerveux, trainer, dans le sable où les roues s'enfonçaient, une charrette grinçante sous son faix, et d'autres fois une paire de bœufs, le flanc caverneux, tirer le soc à travers les sillons pierreux, d'un pas régulier. Tenant le coutré ou marchant le long des ridelles, le conducteur sifflait dans ses dents un air triste et doux, que rythmait la retombée lente des sabots.

Tout a changé d'aspect, au reste : non plus que vous ne voyez les toisons épaisses et les robes touffues sur les échines animales, vous n'apercevez les chars, lourds de moissons et élevés comme des tours, qui oscillent dans les chemins de Polder. Le véhicule, léger et monté sur de hauts essieux, pour ne point s'ensabler, participe de la maigreur de l'attelage ; plus massif, il aurait peine à fendre la mêlée des bruyères et s'attarderait dans les fonds de terre bouillante. Généralement, un bœuf est au timon ; sa force égale et mesurée, sa docilité patiente, sa robustesse qui le rend propre aux besognes pénibles, en font un auxiliaire recherché ; on l'emploie au labour, au trait, à la meule, et dans le pays de Braesschaet il est même dressé à la course.

Non loin de l'église, dans l'avenue plantée d'arbres qui prolonge la rue du village, chaque année un concours réunit les meilleures cornes du pays. Toutes les bêtes, des guirlandes de fleurs au col et des frisettes de papier à la queue, sont alignées devant une corde, renâclant et mugissant, chacune ayant à ses côtés le bouvier qui doit la monter. Rangée le long de la piste, la foule attend, entame des paris, piétine, et tout à coup une clameur s'élève, le sol tremble, un souffle précipité et chaud gronde, avec un bruit de vanes ouvertes : le signal a été donné. Excités par les talons qui labourent leurs côtes, les poings qui cognent leurs frontails, le rebondissement des rustres sur leurs croupes, les pesants animaux trépigment, s'ébranlent, se lancent, roulent par l'arène, dardant en avant leurs cornes. Leurs yeux s'allument de rayons phosphorés ; leurs flancs résonnent comme des tambours ; et de leur muflle pend, en longs filets, une bave argentée. Sur leurs vertèbres se démènent des êtres encolérés et hurlants, dont la frénésie redouble à mesure que se rapproche le but ; et la trombe passe dans un nuage de poussière et de cailloux, pourchassée, à grands coups de trique, par le village entier, qui à son tour s'est rué dans l'allée. Le cœur froid des Campinois bat alors d'un mouvement pressé ; des injures sont proférées contre les bœufs trop lents ; des mains se tendent vers les autres, plus rapides ; et l'immense bousculade ne cesse qu'après que le vainqueur, exténué, fumant, le ventre creusé par l'anhélement, s'arrête enfin, sur ses jarrets qui se déroberent, près du poteau d'arrivée. Puis le bœuf est ramené triomphalement à sa crèche, et tout le jour les fermes s'éjouissent dans des liesses.

Les occasions de bombance sont rares, du reste, en Campine ; tandis que dans les gros villages du Polder on lampe et bâfre, à propos de tout, fêtes patronales, jeux sous la tonnelle, parties de tonneau et de tir à

l'arbalète, godaillies d'élections, le paysan du Zand mène dans sa métairie une vie sévère et parcimonieuse. Il n'a cure des embellissements de l'intérieur, des belles chambres entretenues dans une reluisante propreté, des garde-robes bondées de vêtements et de linge; une crainte d'étaler son bien-être, peut-être aussi l'inquiétude des mauvais esprits rôdant par la lande, avec des convoitises vindicatives pour les ménages heureux, lui fait rechercher le silence et l'obscurité. Une vaste pièce, enfumée par l'âtre où flambent des amas de tourbe, sert à loger la famille, à prendre en commun les repas, à traiter les affaires, à recevoir les hôtes; dans le mur, badigeonné à la chaux une fois l'an, sont percées des alcôves; et des poutres du plafond, noircies comme du bois carbonisé, descendent des jambons, des pièces de lard et des chapelets d'oignons. Une couche terreuse, comme une crasse de vieille bouse, embrunit les bahuts, les chaises, les tables, le plâtre étendu sur la brique, et semble monter aux visages, les hâler d'une patine bistreuse qui leur communique quelque chose de la racine de bruyère polie. Dans la pénombre, sous le jour bas des fenêtres, un dressoir aligne ses assiettes bordées de listels en couleur, à fond de fleurs bleues ou de coqs rouges, ses brocs de faïence, ses grandes cafetières en cuivre rouge, et sur le crépi sont accrochées, de distance en distance, des estampes encadrées de bois, des images saintes de petites Vierges sous verre, bordées de touffes de buis. Dans le retour de la haute cheminée à manteau, frangée d'un lambrequin tuyauté, une vieille canardière suspendue trahit des goûts de chasse et de braconnage. Et proche des créatures humaines, dans des étables délabrées, sont les bœufs, vautrés sur de maigres litières. La sombre estampe des *Maigres*, de Breughel de Velours, revient alors à la pensée, contrastant avec les aises gorgiases des *Gras*, les paysans plantureux du Polder. Au dehors, plate, coupée de fondrières, deci delà rayée d'un rang de baliveaux, la lande s'allonge, sous le midi qui la gerce, sous le couchant reflété dans ses flaques en rouges éclaboussures, sous les blêmes lunes farouches qui la peuplent de fantômes.

A Calmpthout, brusquement elle se redresse, dans un soubresaut de dunes hautes par moments comme des montagnes (voy. p. 177). De même que Braesschaet, qui a aussi sa colonie d'artistes en quête d'impressions sauvages et fortes, c'est ici un endroit recherché des peintres : toute une école s'est formée à l'étude de cette nature sévère, les Baron, les Heymans, les Asselbergs, les Coesemans, les Verstraete, et leurs grands parasols gris arrondissent, été comme hiver, dans l'étendue rose ou blanche, selon la saison, leurs dômes de gros champignons.

Quand, à la descente du train, on a suivi pendant quelque temps la chaussée, dont le pavé s'ensable graduellement et finit par se raviner d'ornières ourlées de mousse, on dépasse bientôt un petit groupe d'habitations coiffées de toits en chaume, dernier

vestige humain dans ces latitudes; puis le désert des sables commence. Un moutonnement de toison soulève la plaine, aux bouffées du vent, comme un poil roux de bête, tacheté d'acajous sombres et de feux clairs, que la main rebrousserait; et le pied fait craquer constamment des tiges embroussaillées et courtes, qui se déroulent de proche en proche. Par échappées un mince chemin décrit des serpentaisons, rayant la masse brune de son ruban clair. Il est le fil conducteur en ces larges espaces, où l'on risque à tout bout de champ de s'enfoncer dans un marécage qui, mieux que les forêts enchantées, multiplie les sortilèges pour égarer le voyageur. Un silence morne pèse sur l'étendue, troublé seulement par le froissement long des bruyères et le zou-zou ralenti ou pressé de la brise sifflant à vos oreilles; pas d'oiseaux, si ce n'est un épervier fendant l'air, tache noire flottant dans les hauteurs du ciel, ou un vol d'alouettes fuyant à tire d'ailes, dans une vibration argentée.

Au loin, les dunes mamelonnent sur l'horizon, par bosses inégales, avec des crêtes dentelées ou coniques, comme des vagues figées; et l'on a l'impression d'une mer prochaine, apparaissant tout à coup derrière leurs sables d'un jaune mat marbré de plaques de sombre verdure. De leur sommet, c'est une mer, en effet, qu'on aperçoit, mais solide, déferlant au large dans une houle de végétations rabougries et tortillées. Des flaques d'eau, écaillées de reflets de ciel, miroitent par endroits, comme un trou d'azur dans la sombreur universelle. Aux limites du ciel, un clocher aiguisé sa pointe, un bois de sapins plaque sa masse foncée, un train qui passe prolonge sa fumée; et quelquefois une charrette attelée d'un cheval, un troupeau de moutons, une silhouette d'homme, comme perdus dans l'énorme lande, passent, décroissant petit à petit et finissant par ne plus être dans la perspective qu'un point imperceptible sur lequel se referme l'espace. Au ras du sol, de longues bandes d'ombre se meuvent, ondulent, ressemblant à de la terre qui se mettrait à marcher, tandis que de lourds nuages, formés des vapeurs suées par les marais, se balancent dans les fluides transparents du ciel, tout doucement se dissolvent sous la chaleur du jour. Toute la plaine s'enfonce dans un brouillard fumeux, une couche de métal en fusion. Une évaporation perpétuelle communique à l'air comme le tremblement d'un voile frissonnant, à travers lequel le paysage semble osciller dans des apaisements de clarté.

C'est ainsi que m'apparut la contrée quand je la vis pour la première fois. On touchait aux derniers jours d'octobre, et le soleil ne projetait plus dans la lande mélancolique qu'une chaleur atténuée. Des rouilles de pluie ensanglantaient le sable des sentiers, mais les mousses s'allumaient encore, sous le froid rayon, de flambes vertes et jaunes, de phosphorescences, d'éclairs sourds de fluorures et de cuivres arséniés, comme ces velours merveilleux dans lesquels la chimie fait passer un frémissement vague d'animalité; et la bruyère, déflourée par touffes, s'ai-



Intérieur de ferme en Campine. — Dessin de P. Verhaert, d'après nature.

grettait de plumets violacés, comme d'un reste de jeunesse demeuré à travers les premiers frimas.

Il eût fallu revenir l'été, pendant la magnificence du jour, alors que la grande terre sombre connaît les allégresses amoureuses, rutille comme un prodigieux bouquet, s'effume dans des floconnements de nuées irisées, halète dans les vents brûlants, et que, par-dessus la fermentation du sol, le fourmillement des longs lézards noirs et le crécellement des stridentes cigales, tremblent, dans la fournaise de l'air, de longs vols de papillons ocellés. La tâche et le souci du labeur quotidien ne m'ont pas permis de réaliser ce projet; il m'eût été doux pourtant de goûter l'anéantissement du midi dans ces latitudes en fleur, après les avoir vues à travers les pâleurs automnales; et chaque fois qu'un peintre, aux salons de peinture, fait saigner à la lande campinoise le rouge sang des floraisons, sous les gloires embrasées de juillet, je sens se raviver le rêve d'aller m'enterrer tout un mois dans la chaleur apaisante des dunes.

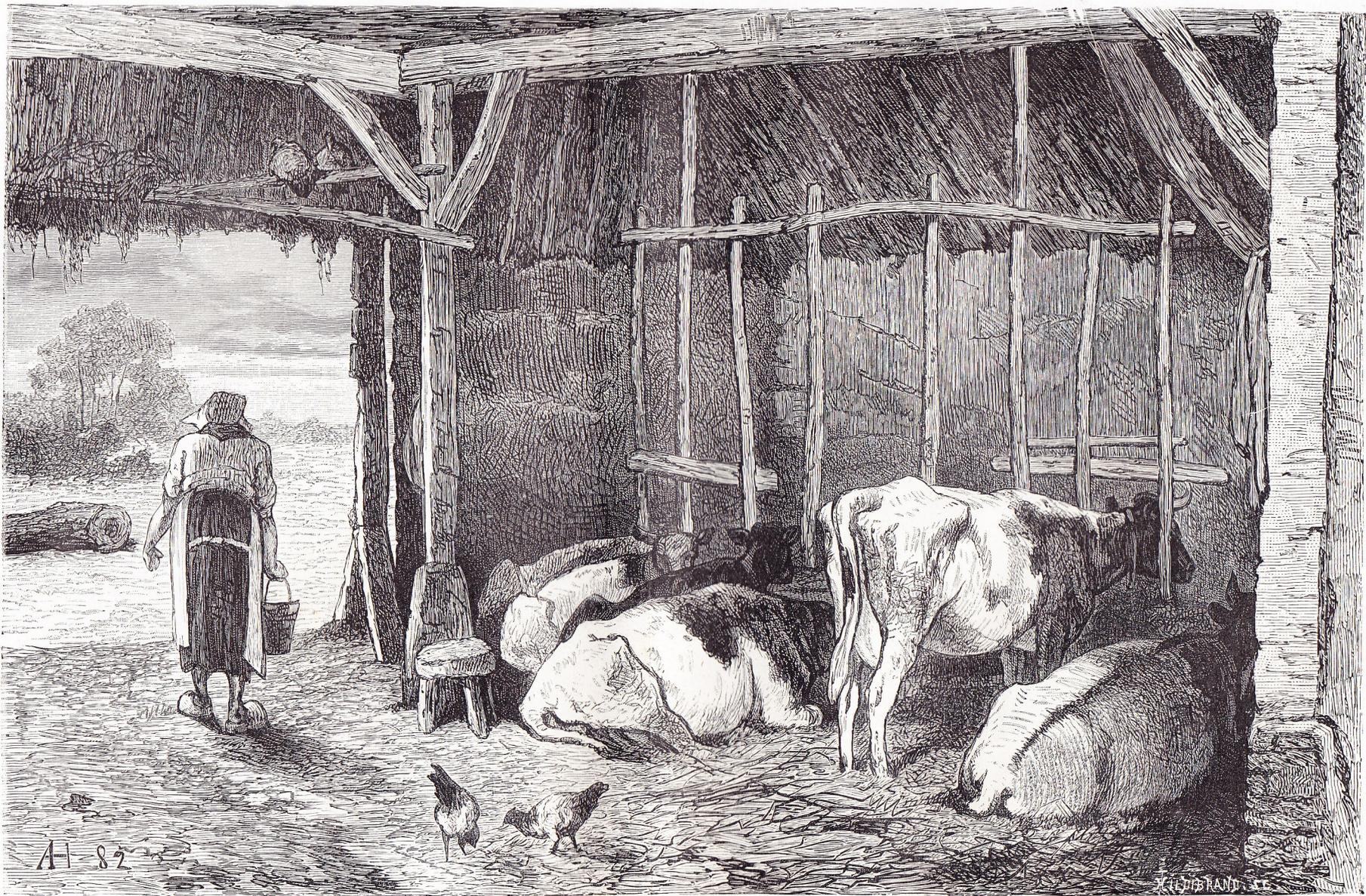
Des chênes nerveux et trapus ont pourtant trouvé le moyen de vriller de leurs puissantes racines ce sol de fer et de pierre. A l'est de Calmpthout se déroulent de grands bois, et leur ligne s'étend, presque sans interruption, jusqu'à Hoegstraeten, une rue montant entre deux files d'arbres derrière lesquels s'alignent des maisons basses et lavées au lait de chaux. Rien, dans la placide bourgade, ne rappelle plus la baronnie du treizième siècle, si ce n'est le château des anciens seigneurs de Cuyck, demeuré debout dans l'éroulement de leur puissance; mais, par une dérision cruelle, l'altière demeure s'est transformée en un dépôt de mendicité, et des vagabonds, des loqueteux, des claque-patins, toute une vermine sociale pullule dans le logis des hautains barons exterminateurs. Près de là s'élève une belle église ogivale tertiaire, décorée de stalles et de verrières, et dont l'ordonnance fleurie perpétue, dans la médiocrité des jours présents, la tradition d'une splendeur lointaine.

Hoegstraeten, Herenthals, Gheel, Mols rompent, avec leur air de gros villages, la monotonie de la plaine campinoise. Quelquefois, comme l'hôtel de ville d'Herenthals (voy. p. 184), un vestige historique arrête l'attention; mais de plus en plus le passé recule devant la conquête chaque jour élargie de la terre. A Turnhout, le chef-lieu de la contrée, une certaine activité industrielle, concentrée toutefois aux abords des fabriques de coutil, de toile et de cartes à jouer, se mêle au ronron assoupi de l'existence semi-rustique et semi-bourgeoise.

Ce n'est, à tout prendre, qu'une agglomération un peu plus populeuse que les villages de la région, mais non moins perdue dans la bruyère qui l'isole, une sorte de béguinage flamand, coulant des jours languissants et pareils, dans une placidité que ne troublent pas les agitations des autres villes. Des luttes religieuses du seizième siècle, dont elle eut tant à

souffrir, la petite cité n'a gardé que la torpeur qui suit les grandes crises, et cette torpeur dure toujours, la tient ensevelie toute vive dans un silence claustral. Elle ignore les luttes politiques, ne sait rien des fureurs des partis, et, les genoux ployés devant ses crucifix, s'enferme dans la dévotion.

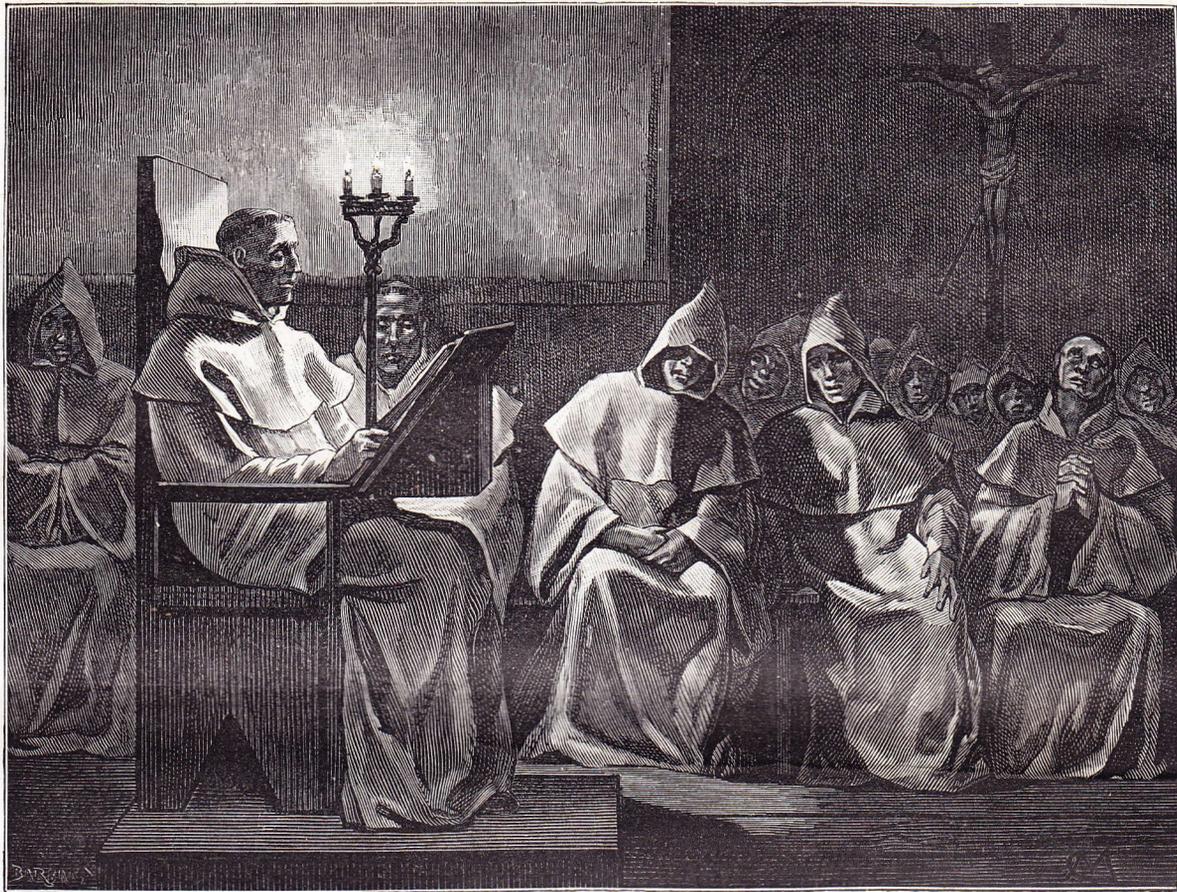
Turnhout la cléricale est mieux défendue contre les idées modernes par son désert que par une muraille chinoise. Il semble, au surplus, qu'elle se ressente des approches de la grande maison religieuse, que des moines, chassés de France au temps de la Révolution, vinrent ériger en plein milieu de la bruyère : quelque chose du silence des cloîtres se prolonge jusque dans ses murs; et elle est la préparation aux austérités que le voyageur rencontre bientôt sur sa route. Entre Westmael et Oostmael se dresse un vaste carré de constructions en briques : c'est la Trappe. Aucune ornementation ne trahit au dehors l'importance de la maison; elle ressemble à une vaste métairie, l'église et les cellules au milieu, les granges, les étables, les écuries, les ateliers et la brasserie rangés autour en carré. Un peuple d'ombres y vit dans le travail et l'abstinence, ayant renoncé au monde et n'en attendant plus rien; plus d'un de ces religieux, entré dans l'ordre avec les stigmates saignants de la vie, a senti petit à petit se cicatrifier la plaie intérieure sous les plis pesants de la robe de bure. La plupart de ces hommes voués aux durs travaux manuels ont, en effet, connu les passions, et, le cœur en lambeaux, sont venus chercher un refuge contre eux-mêmes dans ce port ouvert aux douleurs humaines. Nulle pensée mondaine ne les distrait de leur éternel labeur; levés avant l'aube, après laudes et matines, ils partent pour les champs, défrichent la lande, ameublent la terre, la rendent propre à féconder la sueur de ceux qui viendront après eux; et du matin au soir, sans lassitude, le corps ployé, ils poursuivent leur œuvre de colonisation. Vous les verrez, par le soleil et la pluie, le chef couvert du capuchon brun et la robe relevée jusqu'à la ceinture, profiler dans la plaine leurs sombres silhouettes, comme des galériens attachés à la glèbe. Tous cependant ne s'occupent pas du hersage et du labour; chaque aptitude trouve chez eux son emploi; et les uns sont forgerons, charpentiers, tourneurs, mécaniciens, les autres fabriquent la bière, d'autres encore remuent les litières et mènent les attelages. Chaque jour amène régulièrement les mêmes besognes et les mêmes pratiques; le temps qu'ils ne donnent pas au travail des bras, ils le passent en méditations. Immobiles alors, dans l'église où personne du dehors ne pénètre, si ce n'est dans une loge grillée de laquelle on peut suivre les offices, ils ont l'air, sous leurs rigides suaires, de saints pétrifiés. Par moments, ils s'étendent sur la dalle, de toute la largeur de leur buste, et demeurent ainsi longuement prosternés. Puis tous se relèvent et leurs formes droites décroissent avec lenteur dans les corridors. Un mutisme absolu est leur règle : seul, le père chargé de recevoir les étrangers parle dans le silence morne du cloître; et cette voix,



Une étable en Campine (voy. p. 187). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

qui soupire plutôt qu'elle ne s'exprime, ressemble au vent passant sur des tombes. L'hospitalité ne s'escompte pas ici; elle ouvre largement son seuil à tous les hommes; et le gîte, la table, une nuit réparatrice sont offerts à quiconque s'est attardé dans la plaine. Après qu'au coup de cloche la porte s'est ouverte, un frère vous donne le salut en s'humiliant à vos pieds; puis

le père introducteur vous mène au réfectoire où vous attendent du laitage et des fruits, et de là vous conduit à l'étroite cellule garnie du lit sur lequel vous étendrez vos reins. Aucun bruit ne s'élève de la vaste habitation; les sandales glissent sur les pavements, silencieuses comme les poitrines; et c'est à peine si, de loin en loin, perce, à travers les murs, la rumeur sourde d'une in-



L'abbaye de la Trappe. — Scène de la vie des trappistes. — Dessin de Const. Meunier, d'après nature.

cessante activité. Toute cette ruche travaille continuellement, en effet, sans hâte comme sans défaillance, et, si détaché qu'il soit des choses terrestres, chacun de ces longs fantômes accomplit un ouvrage duquel il ne se départ pas. La mort seule met trêve à son labeur. Une fosse, toujours ouverte dans le jardin, rappelle la fin de tout; elle ne se comble que sur le dernier trépassé; et une fosse nouvelle est creusée aussitôt après, attendant la proie prochaine.

A force de persévérance, l'exploitation des trappistes a prospéré; à l'heure actuelle, elle s'étend sur plus de six cents hectares de terrains, et dans ce grand espace la terre arable a partout remplacé le sable et la bruyère. Rien n'est mieux tenu que leurs étables, et la bière qu'ils brassent, fermentante et onctueuse, a le goût puissant du houblon.

Camille LEMONNIER.